

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Pas plus que la nature, l'art et l'industrie ne demeurent jamais stationnaires. A peine ont-ils achevé une œuvre qu'ils marchent en avant à la conquête de nouvelles découvertes. Pour les inventeurs, l'avenir est tout, le présent n'existe pas. Ainsi, bien qu'à l'heure qu'il est, beaucoup de personnes un peu trop craintives peut-être, n'aient pas osé aborder encore les toilettes d'été, les plus illustres interprètes de la mode s'indigneraient à la seule supposition qu'ils pourraient maintenant s'occuper encore de ces toilettes, dont il est convenu que toute femme doit être depuis longtemps pourvue.

Le pékin à fleurettes, le poil de chèvre et les grisailles de fantaisie sont donc irrévocablement adoptés pour les robes du matin que l'on fait soit en redingotes à revers sur la poitrine, boutonnées en avant, ornées de galon ou de lacet et garnies de deux poches avec encadrements, soit en jupe tout unie recouverte d'une longue basquine ajustée. Quelquefois le bas de la jupe est orné d'un grand volant surmonté d'un plus petit et d'une tête. La soie, le barège, la gaze ou la mousseline qui font les robes plus habillées s'ornent de beaucoup de petits volants.

Comme pardessus, les paletots de soie, garnis de volants avec lisérés pailles ou violets, ou seulement ornés de piqûres de soie blanche, et les pelisses à gros plis et à pèlerines de guipure ont eu beaucoup de succès. Nous leur préférons cependant encore, surtout pour les jeunes personnes, la longue casaque de soie noire unie dont la simplicité est remplie de distinction. Un modèle de la maison *Lhopiteau*, rue Vivienne, 39, qui nous a surtout beaucoup plu, est à volonté ouvert ou fermé, avec des revers au corsage et boutonné jusqu'à la taille. En arrière sont trois gros plis marqués chacun par un bouton de soie, et les manches larges sont à revers dentelés, attachés aussi par des boutons.

Le mantelet est un genre de vêtement vieilli, discrédité surtout par les nombreuses éditions de mauvais goût qu'on en a faites; cependant, nous le trouvons commode, complétant avantageusement une toilette et habillant presque toujours bien, lorsque toutefois sa forme et ses accessoires étaient choisis avec discernement. Un mantelet que nous conseillons donc encore très positivement, bien qu'une sorte de proscription pèse sur les mantelets en général, c'est le *Marie-Antoinette*, qui croise sur la poitrine et s'attache en dessous par une ceinture, de sorte qu'une fois posé, il ne se dérange jamais et n'a besoin

d'être fixé par des épingles ni en avant ni sur les épaules. La disposition de ceux que nous avons vus chez M. *Lhopiteau* est très ingénieuse et leurs garnitures sont extrêmement gracieuses.

Une toilette complète, créée dans la même maison par mademoiselle *Pauline Conter*, dont on connaît le goût exercé et délicat, était d'un charmant tissu de grenadine rayée fond gris à gros pois noirs. La jupe était ornée dans le bas de six volants divisés en deux séries, les trois du bas un peu plus petits que ceux du dessus. Les manches, coulissées dans le haut et dans le bas, étaient terminées au poignet par un petit volant et une tête. Le corsage, ouvert sur la poitrine et entouré d'une double petite garniture, était boutonné jusqu'à la ceinture. Cette ceinture gros grain, rayée de gris et de brun, était attachée en avant par une agrafe d'or émaillée de noir. Un petit châle, pareil à la robe, était garni aussi de deux séries de petits volants. Une chemisette de mousseline plissée, décolletée carrément et bordée d'une petite guipure avec un velours passé dans ses mailles larges, des manches de mousseline bouillonnée, terminées par une ruche de guipure et de petites rosettes de velours noir, un chapeau de paille de riz, garni d'une barbe de dentelle et d'une touffe de roses sur le côté, des gants de peau de Saxe paille, brodés de noir, et des bottines de satin français noir complétaient cette gracieuse toilette.

Nous en avons remarqué une autre composée d'une robe de barège gris chiné à fleurettes brodées bleu saphir, à un grand volant surmonté de deux petites garnitures et d'un houilloné, avec la même garniture se reproduisant aux manches et au corsage ouvert et boutonné. La ceinture de large ruban gris brodé de bleu était nouée sur le côté. Un fichu de mousseline, qui suivait intérieurement l'ouverture de la robe, était bordé d'une valenciennes. Un mantelet de dentelle d'un dessin admirable de la fabrique de M. *Violard*, était garni d'un très haut volant sur lequel couraient des guirlandes de fleurs variées, et d'un autre petit volant répétant en plus petit les mêmes guirlandes. Le chapeau était de tulle blonde blanc recouvert d'un petit voile de dentelle noire, également choisi chez M. *Violard*, rue de Choiseul, 2. Ce petit voile arrondi qui retombait en arrière sur le fond bouillonné était fixé en dessus de la passe par un cordon de fleurs de bourrache. En dessous, un apprêt de cette même fleur mélangée de ses feuilles formait bandeau un peu élevé, et du bord de la passe de tulle blanc tombait une dentelle de 4 à 5 centimètres de largeur projetant sur le front une ombre légère.

Nous avons admiré plusieurs autres chapeaux délicieux

dont les ornements avaient été fournis par le magasin renommé de madame *Tilman*, 404, rue de Richelieu. Ce sont des branches de prunes d'une incomparable vérité, de magnifiques raisins noirs avec de longues branches de feuilles de vigne, du lierre au feuillage foncé sur lequel ressortent ses brillants petits fruits d'un rouge vif, une innombrable variété de fleurs des champs, puis toutes les fleurs de serre les plus perfectionnées et les plus rares.

Dans une parure de mariée, les liserons, les narcisses doubles, les hépatiques et les roses s'associaient à la fleur d'oranger.

Parmi les coiffures de bal, l'une était toute de primevères blanches divisées en petites touffes séparées entre elles par du feuillage pâle.

Une autre, de touffes de violettes d'Italie entremêlées de boutons de roses saumon.

Une autre, de touffes de violettes et de daphnées.

Une autre, d'aubépine rose formant bandeau sur le front et chaperon arrondi en arrière.

Une autre enfin, de roses et de jacinthes couleur marguerite des Alpes.

Les sous-manches se font toujours très larges en mousseline claire avec manchettes épaisses pointues et brodées en relief, ou bien attachées sur le côté par un gros bouton d'où retombe une patte. Nous en avons vu de particulièrement jolies chez mademoiselle *Anna Loth*, place Vendôme, 28. Là aussi nous avons remarqué deux variétés de zouaves, toutes les deux charmantes. L'une consistait en une double garniture simplement ourlée autour du petit col carré et de tout le tour du vêtement. Entre ces deux garnitures était un ruban mauve posé à plat. Le même ruban passait entre les deux garnitures qui terminaient les manches larges du bas. Le dessus de ces manches était parsemé de plusieurs petits nœuds de ruban mauve, et un gros nœud pareil était posé en avant sur l'ouverture du col. La chemisette assortie était à très larges plis plats, et attachée en avant par des boutons sur une bande de mousseline.

L'autre avait tout autour, au lieu de garnitures, un bouillonné plissé sur transparent rose, et il se posait sur une chemisette attachée en arrière et bouffante au-dessus de la ceinture.

Les petits bonnets se font presque tous ronds en guipure ou en entre-deux de dentelle. Pour le négligé ils ont en dessus une sorte de puff de ruban vert ou lilas d'où s'échappent de chaque côté deux longs bouts de ruban étroit. Comme plus habillés, ils sont montés sur une forme de velours roide faisant la pointe sur le front. L'un des côtés de ce velours est garni d'une rangée de fleurs (des pavots ou des roses par exemple), et le fond du bonnet est entouré d'une large écharpe de taffetas noir dont les deux bouts sont bordés de dentelle, et qui s'attache en gros nœud sur le côté.

Nous signalons, parmi les autres créations de mademoiselle *Anna Loth*, des châles de mousseline avec entre-deux de valenciennes, des mantelets à double garniture et ruches de mousseline, et des châles doubles, garnis de beaucoup de rangs de petite guipure blanche ou noire et d'étroits velours.

En dépit des croisades organisées contre la crinoline,

en dépit des attaques sans nombre et des essais multipliés qu'a inspirés le succès des jupes *acier-Tavernier de Lyon*, ce succès va toujours croissant dans une imaginable proportion. Cela s'explique par leur coupe habilement étudiée, l'heureuse combinaison de leur système, la juste mesure de leur développement et le cachet de distinction qu'elles impriment à la toilette sous laquelle elles sont posées. Elles se prêtent avec une modération de bon goût à toutes les tendances de la mode, ainsi elles étaient autrefois bouffantes à la tournure, mais sans exagération. Elles sont maintenant plus plates, sans cesser pourtant de soutenir un peu la jupe, et elles ne se terminent pas en cette queue traînante, très majestueuse sans doute dans les costumes de cour, mais à coup sûr excentrique et ridicule au milieu de la poussière et du macadam.

Celles de ses jupes que l'on demande le plus en ce moment à M. *Creuzy*, rue Montmartre, 453, sont celles de coutil grisaille à grandes ou petites rayures qui constituent un vêtement frais, d'agréable apparence et pouvant se porter longtemps sans être remonté. Pour de riches mariages, plusieurs commandes exceptionnelles ont été faites à M. *Creuzy* de ce jupon qui peut être à volonté de la plus grande simplicité ou d'une extrême recherche. L'un était de superbe mousseline à pois, brodée à la main, à neuf ressorts recouverts chacun d'un bouillonné de mousseline et d'une petite dentelle; l'autre de soie blanche à petits volants montés chacun sur un galon de moire.

C'est avec une satisfaction intime ou une profonde envie que les petits enfants parlent aussi de la maison *Creuzy*, car là se trouvent en nombre prodigieux, des crinolines graduées depuis le tailles les plus microscopiques; et pas un des délicieux costumes que crée avec tant d'art madame *Thorel*, à *Saint-Augustin*, rue Neuve-Saint-Augustin, 45, n'est calculé pour se passer de ce support.

Deux de ces costumes, tout récemment exécutés chez madame *Thorel*, sont :

Pour un petit garçon de trois ans : une blouse de poil de chèvre écri bordée d'une grecque en soutache verte au-dessus de l'ourlet, un col carré s'arrêtant sur les épaules, un revers droit retombant sur la poitrine, et des manches courtes et bouffantes, le tout brodé de soutache verte, de même que trois grandes barrettes prenant un peu au-dessus du revers du corsage et s'arrêtant un peu plus haut que l'ourlet. Le pantalon, les sous-manches et la chemisette étaient brodés, et la petite toque de paille d'Italie était entourée d'une plume verte frisée et de nœuds de velours.

Pour une petite fille de six ans : une robe de barégé gris à trois volants dans le bas, bordés chacun d'un galon de soie bleue, à corsage froncé terminé à l'échancrure carrée par une double garniture montée sur un galon bleu, à manches demi-longues fermées par un poignet lâche avec la même garniture, un large manteau arrondi du bas et entouré d'un galon bleu à capuchon carré, terminé par un gland de soie bleue, et un chapeau rond en paille d'Italie à bords relevés et orné d'une plume de coq bleue et d'un velours noir.

La maison de commission *Lassale et Cie*, rue Louis-



604

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Valenciennes, 94.

Paris, Rue de Valenciennes, 94. A la Ville de Lyon, 2, rue de la Harpe, 2.

Antoine Favre

...not mal tenue...
...Telle robe...
...Mante large...
...L'ampleur...
...plus entre...
...La man...
...la languer...
...En robe...
...manche...
...La jupe...
...Elle est...
...recte d...
...la jupe...
...par les...
...et de p...
...Ces...
...cette blan...
...Le cr...
...montant...
...la jupe...
...lancer...
...est une...
...Rue de Valenciennes, 94.

le-Grand, 37, vient d'expédier à Nice, à la comtesse de P..., une toilette plus en harmonie avec le beau soleil qui fait éclore à profusion les oranges et les roses qu'avec le ciel terne, pluvieux et froid de notre été. Cette toilette se composait d'une robe de mousseline blanche doublée de taffetas vert. Elle était recouverte d'une tunique entourée de dentelle qui montait en spirale du côté gauche, coupée de distance en distance par des nœuds verts. Une écharpe, pareille à la robe, était garnie tout autour et à la partie supérieure faisant revers, d'une dentelle semblable. Sur le chapeau de crin blanc était un apprêt de feuilles de chêne avec leurs fruits, et en dessous de la passe, un bandeau élevé faisant diadème, des mêmes fruits. Les brides étaient de large taffetas blanc.

Au même envoi était joint un de ces nouveaux albums destinés à collectionner les cartes de visite photographiées dont l'usage se généralise beaucoup depuis quelque temps. Cet album, richement relié en cuir de Russie avec fermoir en or et armoiries gravées également en or, est un magnifique spécimen de cette élégante fantaisie d'actualité, qui se trouve aujourd'hui sur la table de tous les salons élégants.

Mme Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 604.

TOILETTE DE PROMENADE. — Chapeau de paille belge avec bords retroussés de paille noire. Les bords noirs forment un rouleau; la dentelle noire est posée sur le bord intérieur du rouleau.

Un chou de coques de taffetas noir garnit le devant. Une plume noire est couchée d'un côté, une plume blanche de l'autre.

Redingote de taffetas noir ornée de lisérés et de boutons de taffetas vert, et de petite guipure noire.

Corsage et jupe d'un seul tenant, plis crevés dont l'ampleur retournée en dessous.

Le devant, du haut en bas, est tailladé et liséré. Chaque côté passe alternativement dessus et dessous de manière à former des pattes carrées qui sont, petites à la taille, un peu plus grandes en haut du corsage, et plus grandes encore en bas de la jupe; une toute petite guipure noire borde le devant de chaque croisure.

Des boutons verts gradués de grandeur prennent dans des boutonnières d'un côté sur l'autre. La jupe a huit lés de taffetas de 63 à 65 centimètres. Ces lés sont en pointe du haut et dans le bas sur une hauteur de 60 centimètres; ils sont tailladés et s'entre-croisent comme le devant.

La manche est ronde en dessous et taillée en pagode; elle est tailladée comme la jupe depuis l'épaule jusqu'en bas. Mais le bas du devant n'est pas replié sous la manche, il retombe carrément. Le dessus est coupé en pointe et se retourne en parement avec un bouton. Une ruche de taffetas noir et blanc garnit l'intérieur de la manche. Une dentelle forme le col; elle se continue en ja. et sous les pattes du corsage.

TOILETTE DE JEUNE FILLE. — Cheveux en bandeaux relevés. Nœud de cheveux tombant bas sur le cou.

Robe d'organdi claire ornée de ruches de taffetas violette de Parme.

Corsage décolleté, froncé devant et derrière; les fronces

sont mai tenues en haut sous un poignet qui est caché par une ruche de taffetas à bords découpés.

Taille ronde. Ceinture de taffetas nouée derrière.

Manche large et s'arrêtant à mi-bras.

L'ampleur de la manche est retenue sur l'épaule en petits plis entre deux petites ruches.

La manche est composée de bouillonnés maintenus dans la longueur par des ruches de taffetas.

Une ruche double forme poignet, très ouvert, au bas de la manche.

La jupe est montée à fronce tout autour.

Elle est garnie en bas, sur 45 centimètres de hauteur, d'une ruche double en haut et triple en bas. Entre ces deux ruches la jupe forme des bouillonnés coupés de 25 en 25 centimètres par des ruches simples.

Amazone. Chapeau de paille à bords relevés, orné de velours et de plumes.

Costume de piqué nankin garni de galon et de boutons de coton blanc.

Le corsage est tout plat et n'a ni col ni collet, l'encolure est montante. La basque est échancrée carrément sur chaque hanche, et derrière elle forme comme une basque de veste de lancier avec de petits retroussis en pointe. Sur chaque basque est une petite poche avec patte de recouvrement.

Tous les bords sont garnis à plat d'un galon blanc.

La manche est demi-longue, à coude avec revers *Molière*.

La jupe est garnie devant d'un galon et de boutons. Un galon en borde tout le tour.

Cravate de taffetas noir.

Col, de toile de Hollande, montant et légèrement évasé devant.

Sous-Manche de toile de Hollande avec un poignet plat et un petit bouffant.

Gantelet à parement.

TOILETTE DE VISITES. — Chapeau de paille de riz, orné de dentelle, de roses avec feuillage vert nuancé et frotté d'or, d'herbe mousse et de ruban.

Le chapeau et le bavolet sont unis, en paille de riz. Une petite blonde borde la passe. Sur le dessus de la passe est un groupe de roses avec son feuillage, et de chaque côté est appliquée une herbe mousse très fine, sous laquelle est une dentelle blanche.

Sous la passe est un bandeau composé, d'un côté d'un nœud rose de ruban n° 9, de l'autre d'une rose avec son feuillage.

Les côtés ont des ruches de blonde.

Brides de ruban blanc n° 30.

Robe de taffetas à rayures vertes de deux tons sur fond blanc avec bouquets verts camaïeux entre les rayures. Cette robe est ornée de bandes tuyautées de taffetas vert de deux tons.

Corsage montant. Taille ronde à ceinture basse avec agrafes. Le devant est garni de boutons entourés d'un tuyauté de taffetas vert. Un bouton vert clair entouré d'un tuyauté vert foncé, et un bouton vert foncé entouré de vert clair, ainsi de suite.

La manche à coude en biais est recouverte à l'épaule par une manche courte, formant des côtes coupées par des tuyautés. Il y a au dessus de cette manche une petite épaulette, formée par deux rangs de petits tuyautés. Au bas il y a un tuyauté à petite tête. Le poignet est ouvert en *sifflet*. L'ouverture est garnie d'un petit tuyauté, et de l'ouverture sort un bouffant peu ample.

La jupe a six lés de taffetas de 75 centimètres. Sur les cou-

tures de chaque lê est une bande tuyautée large de 2 centimètres à la ceinture, et de 6 dans le bas.

Tous les tuyautés grands ou petits sont composés de deux tons de vert. Il y a, à ceux de la jupe, 10 centimètres clairs et 10 foncés, et ainsi du haut en bas. Aux petits tuyautés de la manche les intervalles sont de 3 en 3 centimètres.

Col et manchette de dentelle.

EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 1. Bonnet *Jeanne d'Arc*, composé d'un fond de tulle illusion bouillonné, des touffes de roses sans feuilles ornent le devant; un gros chou de verdure avec des roses au milieu est posé derrière.

N° 2. Bonnet *Charlotte Corday*, le fond est formé d'un treillage de guipure. Deux rangs de guipure, surmontés d'une petite coulisse avec ruban passé à l'intérieur, ornent le tour de ce bonnet. Un nœud à coques tombantes est posé sur le sommet de la tête entre les deux garnitures.

N° 3. Fichu de mousseline bouillonné séparé par des entre-deux brodés; une haute guipure garnit le tour de ce fichu dont l'encolure est ornée d'un double rang de guipure formant ruche froncée.

N° 4. Peignoir du matin en organdi. Le corsage est demi-ajusté; ce peignoir, du haut en bas, est orné par des mats de plis creux séparés alternativement par un biais de nanzouck piqué; puis par un volant orné d'un feston surmonté par plusieurs petits plis; ces ornements sont encadrés par un volant semblable posé de chaque côté.

Sur le milieu du tablier on pose une rangée de boutons de linge; ses poches sont également ornées d'un mat de plis creux surmonté par une garniture festonnée. Deux volants festonnés garnissent les manches, ainsi que le tour de la pèlerine dont le fond est composé de larges quadrillés, les uns formés de mats de plis creux, les autres par des mats de plis renversés; chaque quadrillé est séparé par des biais de nanzouck piqué. A l'encolure il y a un petit col orné de deux garnitures festonnées.

N° 5. Manche *Isabeau*, destinée à mettre avec les corsages à manches courtes, ou entièrement fendues jusqu'à l'entournure.

Ce modèle remonte vers le haut du bras, il est composé de plusieurs bouillonnés séparés par de larges entre-deux brodés au plumetis. Cette manche est terminée par deux rangs de garniture assortie aux entre-deux et retombant sur le poignet.

N° 6. Manche *Lavallière*, remontant également jusque vers le haut du bras et formant le coude.

Cette manche est composée de biais de mousseline bouillonnée tournant bien en serpentant autour du bras, ainsi que les entre-deux brodés qui les séparent. A l'épaule il y a deux bouillons droits, et au poignet un entre-deux droit encadré d'un ruché de guipure.

Courrier de Paris.

C'est à n'y pas croire! Depuis quelques jours le soleil a triomphé, et l'on pourrait presque s'imaginer d'être en été. On a été longtemps avant de savoir à quoi attribuer ce phénomène surprenant. Pendant quelques heures les savants en ont jeté leur langue aux chiens; mais comme il n'est pas permis d'être savant, sans le prouver d'une façon ou d'une autre; et comme aussi, à tout effet il faut trouver une cause, il s'est rencontré des savants plus savants que d'autres et qui ont expliqué le plus naturellement du monde, le pourquoi de cette réapparition soudaine du soleil. On demandait à cela une raison, les savants dont je parle en ont trouvé deux, de peur, sans doute, d'être en défaut, et pour ne pas faire mentir le prudent proverbe: « Qu'il est toujours bon d'avoir deux cordes à son arc. »

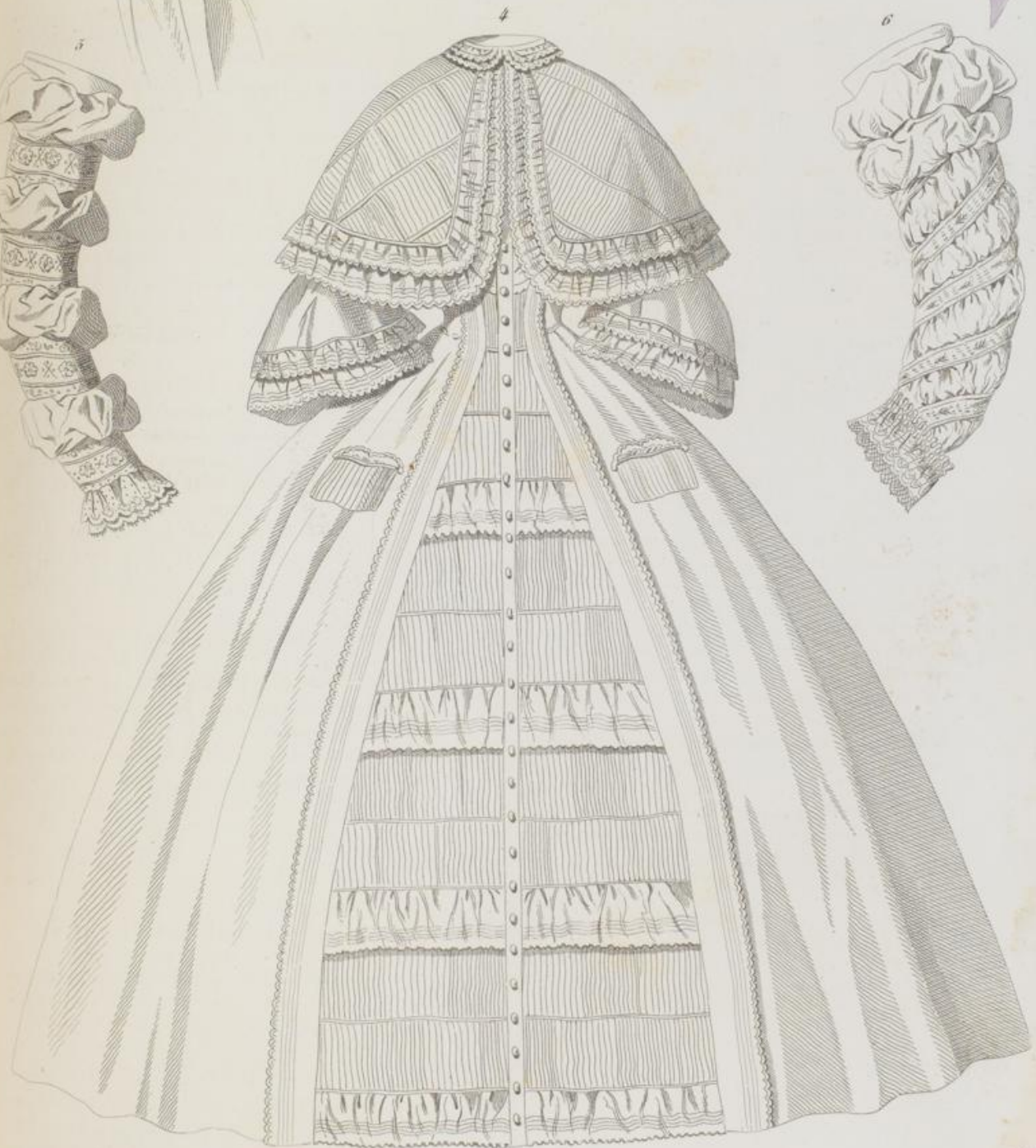
La première de ces raisons est qu'il doit y avoir une éclipse de soleil le 18 de ce mois, et qu'en bonne logique, si le soleil avait persisté à demeurer enseveli sous le linceul de nuages qui le dérobaient à nos yeux, on n'eût pas pu s'apercevoir de sa disparition. Et vraiment, c'eût été dommage, après tous les préparatifs que l'on a faits pour donner à cette nuit en plein jour le caractère de solennité que le gouvernement de l'Espagne, en particulier, a voulu lui attribuer. Les savants du monde entier doivent, en effet, être reconnaissants à l'Espagne de l'obligeante indulgence avec laquelle elle a ordonné à sa douane de fermer les yeux sur les instruments astronomiques qui franchiront les Pyrénées, et des recommandations qu'elle a faites à sa force publique de protéger les savants pendant la durée des observations. On n'est pas plus prévenant... pour le soleil. Et avouez que celui-ci eût eu mauvaise grâce à ne pas répondre à tant d'avances!

Les gentilshommes de montagnes qui pullulent en Espagne, comme si l'on était à la Porte-Saint-Martin, sont les seuls à n'être pas reconnaissants au gouvernement de la reine Isabelle de cet excès de précaution et d'attentions dont les savants vont être l'objet. Ces gentilshommes de montagnes avaient bel et bien compté sur l'éclipse de soleil pour jouir de quelques heures de nuit supplémentaire, et de la préoccupation naturellement très grande de messieurs les savants pour explorer tout à leur aise les poches de ceux-ci. Leur surprise sera donc désagréable, à n'en pas douter, de voir chaque astronome gardé par deux gendarmes.

Voilà bien une excellente raison pour expliquer le retour soudain du soleil; mais la seconde raison?

La seconde est que l'absence un peu trop prolongée du soleil eût exposé notre pauvre monde terrestre au plus grand des malheurs, et vraiment c'eût été dommage! Ouf, une comète... « rappelant, » disent les journaux savants, « celle de Donati, » a profité surnoisement du mauvais temps, du ciel toujours chargé de nuages, pour s'approcher sans être vue! Ce n'est qu'un de ces derniers soirs qu'on a pu l'apercevoir, agitant dans la constellation du Cocher, ni plus ni moins, sa formidable queue, et dans le nord-ouest encore!





Imprimerie Imp. de la Presse, 15, rue de la Harpe, Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

607 bis
Société, Rue Richelieu 92.

Dirigée par M^{me} Colas, Vivienne, 17.

... les autres comme s'en rendent seuls
... les levillards et des
... pour se voir sur les pauvres passants,
... Vous jurez s'il était grand
... et desjete les sauges du ciel,
... l'arrête de cette comète surnoise,
... et qui, voyez le ministre pri-
... dans la constellation de
... à la naissance de
... Dieu seul sait où vous
... Et qu'on se rie, après
... car on ne peut
... qui n'est pas capable!
... par lesquelles
... mais indé-
... cette saison!

... Paris s'est empressé de jurer et
... Les rois étaient
... Les rois étaient
... Le roi parle pas des Champs-Élysées
... si il y avait une fournaise de
... Les chevaux seuls se
... à la prome-
... que une fois une certaine heure
... MM. les cochers en pren-
... et traitent le pauvre
... qui devra, tôt ou tard,
... dont les
... Je le dis tout
... une comète
... dans la constel-
...

... qui demande une plus
... des voitures parisiennes, ou
... C'est à forcer les plus
... pour avoir voiture, afin de
... Un de ces tyrans de
... reprochant
... dans le bois
... sang-froid :
... que d'aller

... un auteur dramatique qui ex-
... l'ancien directeur de
... des directeurs ses riva-
... ditant cet auteur, qu'une chose,
... pour directeur d'un théâtre, pour
... et lui rendre les tortures
... Je ne connais pas un homme qui
... pendant quelques jours, aim-
... les cochers la monnaie de leurs

... ne comptant pas ou
... cette année,
... l'un aura
... de leurs cochers qui con-
... à ne pas se
... et à ne pas
... laissant
... L'état de

C'est une de ces surprises comme s'en rendent seuls coupables les bandits qui abusent des brouillards et des ténèbres de la nuit pour se ruer sur les pauvres passants, les dévaliser et les assassiner. Vous jugez s'il était grand temps que le soleil revint et dissipât les nuages du ciel, qui avaient favorisé l'arrivée de cette comète surnommée, véritable météore corsaire, et qui, voyez le sinistre présage ! avait trouvé l'hospitalité dans la constellation du Cocher, celle qui présida sans doute à la naissance de Collignon, de sanglante mémoire ! Dieu seul sait où nous en serions au jour d'aujourd'hui ! Et qu'on se rie, après cela, de ceux qui redoutent les comètes ; car on ne peut vraiment pas dire de quoi elles ne sont pas capables !

Voilà donc les deux excellentes raisons par lesquelles les savants ont expliqué le retour inespéré, mais indispensable, du soleil en cette saison !

Il faut voir comme Paris s'est empressé de jouir et d'abuser de ce retour du beau temps ! Les rues étaient en fête véritablement ! Je ne parle pas des Champs-Élysées et du bois de Boulogne, où il y avait une fourmilière de voitures et de chevaux harassés. Les chevaux seuls se plaignent à Paris du beau temps qui invite à la promenade ; mais il faut avouer qu'une fois une certaine heure arrivée, MM. les chevaux et MM. les cochers en prennent un peu trop à leur aise et traitent le pauvre promeneur avec un sans- façon qui devra, tôt ou tard, nuire considérablement à l'octroi des *pour-boire* dont les cochers se rendent de plus en plus indignes. Je le dis tout nettement, comme s'il n'y avait pas là-haut une comète de Damoclès agitant sa formidable queue dans la constellation du Cocher !

Je ne sache pas d'institution qui demande une plus prompte réforme que celle des voitures parisiennes, ou tout au moins celle des cochers ! C'est à forcer les plus pauvres gens à tout tenter pour avoir voiture, afin de réduire les cochers à la mendicité ! Un de ces tyrans de remise, à qui quelqu'un de ma connaissance reprochait l'autre jour de le mener un peu trop au pas, dans le bois de Boulogne, lui répondit avec un admirable sang-froid : « Bourgeois, ce ne serait plus se promener que d'aller vite ! »

Je me souviens du mot d'un auteur dramatique qu'exaspéraient les exigences de Dormeuil, l'ancien directeur du Palais-Royal, le plus exigeant des directeurs aux répétitions. « Je ne souhaite, disait cet auteur, qu'une chose, c'est de devenir un jour directeur d'un théâtre, pour recevoir une pièce de Dormeuil et lui rendre les tortures qu'il m'inflige. » Je ne connais pas un homme qui ne voudrait être cocher pendant quelques jours, afin de rendre à MM. les cochers la monnaie de leurs pièces !

Tant de choses sur lesquelles on ne comptait pas ou plus sont venues en ce monde, témoin l'été, cette année, qu'il faut bien espérer que viendra un jour où l'on aura à Paris de bonnes voitures et de bons cochers qui consentent à ne pas fumer au nez des femmes, à ne pas se mettre en manches de chemise pour conduire, et à ne pas s'allonger sur leur siège comme sur un canapé, laissant les chevaux abuser de la faculté qu'ils leur donnent de ne marcher qu'au pas ! Ainsi soit-il au plus tôt ! L'état de

choses actuel donne une trop grande supériorité aux omnibus... quand on y trouve de la place ; et aux voyages de plaisir par les chemins de fer, où, Dieu merci, on trouve toujours de la place ! J'en atteste le succès qu'obtiennent les trains de promenade qu'a organisés la compagnie de l'Est, et qui chaque jour emportent des centaines de voyageurs sur tous les chemins de la Suisse, de l'Allemagne et de l'Italie. Ces contrées si pittoresques, si pleines de souvenirs et d'émotions sont, au retour de chaque belle saison, le but des pérégrinations de l'Europe artiste ou simplement curieuse.

Plusieurs compagnies de chemins de fer avaient eu depuis quelques années déjà la pensée de faciliter ces excursions, en combinant entre elles des trains directs à prix réduits.

La compagnie des chemins de fer de l'Est a réalisé cette pensée sur une large échelle, en organisant des voyages directs à prix réduits, avec le concours des chemins et des postes suisses, et des chemins badois. Ce n'est vraiment pas la peine de s'en priver !

Qu'on en juge ! Le premier itinéraire, moyennant des billets valables pendant un mois, aux prix de 441 francs 10 centimes et de 406 francs 95 centimes, conduit le voyageur dans le pays de Bade et en Suisse ; le second, avec des billets valables pendant un mois également, aux prix de 424 fr. et de 94 fr., le conduit dans l'Oberland-Bernois et lui fait traverser les lacs de Thonne et de Lucerne ; enfin la troisième combinaison met à la disposition des voyageurs des billets valables pour un mois de Paris à Mayence, Wiesbaden et Francfort, avec retour bien entendu. Cela ne vaut-il pas mieux qu'une promenade au pas dans les allées du bois de Boulogne ? Sans compter que les voyageurs ont la faculté de s'arrêter à Troyes, Chaumont, Langres, Vesoul, Mulhouse, Colmar, Strasbourg, Nancy, Châlons, en France ; Constance, Fribourg, Bade, dans le grand duché ; Bâle, Olten, Schaffouse, Lucerne, Zurich, Berne, Thonne, Interlaken, Neuhans, Alpnach, etc., en Suisse ; Mayence dans la Hesse-Darmstadt, et Francfort-sur-le-Mein.

Les excursions se présentent en foule au voyageur dans ce triple itinéraire, et il nous suffira de citer l'île Saint-Pierre près de Brienne, l'Oberland, les lacs de Thonne et de Lucerne, Interlaken, le Saint-Gothard, l'île Meinaux : les châteaux d'Areneberg, la chute du Rhin, les stations de Bade, Ems, Hombourg, Nonkeim, pour évoquer les paysages et les souvenirs les plus attrayants.

Voilà, pour une seule compagnie, un remarquable contingent d'efforts et d'heureuses combinaisons en faveur des voyageurs intelligents, des touristes et des hommes de loisir ; pour tout le monde pourrions-nous dire, car le voyageur le plus modeste et le plus économe de son temps peut faire en quelques jours et moyennant une somme modique, commodément et confortablement un voyage que les plus riches et les plus téméraires se fussent permis à peine il y a une dizaine d'années, et qu'ils eussent accompli dans des conditions lentes, difficiles et onéreuses.

Vivent donc les chemins de fer, et à bas les cochers et fiacres !

X. EYMA.

LES FLEURS DU CIEL.

Encore un de ces beaux livres, rares et précieux, que nous devons recommander à nos lecteurs, et dont l'idée ingénieuse, en même temps qu'élevée, en fait, à double titre, un véritable chef-d'œuvre.

L'ouvrage dont nous parlons représente, sous la forme symbolique des fleurs et de leurs parfums, les vertus chrétiennes dont sont ornées les saintes. Le premier livre (*Liège de Jessé*), renferme le berceau de l'humanité et les prophètes, et est entièrement consacré à Marie. Dans le second livre (*Fleurs de la Foi*), défile le long cortège des vierges martyrs. Le troisième livre (*Fleurs de l'Espérance*), se rattache au triomphe de la Croix; ce sont les conquêtes de l'Évangile. Le quatrième livre (*Fleurs de la Charité*), est le panégyrique des saintes de la charité à toutes les époques.

C'est, en un mot, l'histoire imagée du christianisme, et le texte dû à la plume de M. Christian, est à la fois brillant, onctueux, sympathique.

L'illustration obtenue par le procédé lithochromique, se compose de dix-huit planches symboliques d'un fini rare. Les dessins dus à M. Ciappori sont empreints d'un grand mysticisme qui saisit à la fois les yeux et l'âme.

M. Hangard-Maugé a déployé dans l'impression de ces planches un mélange merveilleux de travail et de patience; pour arriver à des résultats pareils à ceux qu'il a obtenus, le public ne saurait se rendre compte de ce qu'il faut de soins et du nombre de difficultés qu'il faut surmonter.

Dans son tout, ce livre est un chef-d'œuvre au point de vue de l'art, sans compter la haute pensée religieuse qui s'y rattache.

Ce livre, hommage de gratitude de l'éditeur à la mémoire de madame la princesse de la Tour-d'Auvergne Lauraguais, chanoinesse du chapitre royal de Saint-Anne de Munich, a été tiré à un très petit nombre d'exemplaires. L'éditeur a bien voulu en réserver cinquante pour être mis à la disposition des abonnés du *Moniteur de la Mode*, et nous nous engageons à transmettre cet ouvrage aux cinquante premiers souscripteurs, qui nous en feront la demande aux conditions indiquées à la page d'annonces qui donne en les développant les détails de cette publication.

MÉLANGES.

Il existe dans la littérature un écrivain d'un grand renom et qui se cache sous un pseudonyme que tout le monde connaît aujourd'hui, pour adresser à l'*Indépendance belge* de charmants articles intitulés les *Et cætera du temps présent*. Voici ce que nous empruntons au dernier article d'*Eraste*, le pseudonyme en question :

« Léon Bertrand réunissait, il y a quinze jours, dans le club des Chasseurs, quiconque a l'honneur de tenir un fusil, et de s'en bien servir. Ce club des Chasseurs est situé sur les boulevards, dans la maison de Frascati.

» Entrez, vous êtes reçu par deux vieux cerfs de la

forêt de Compiègne et de Fontainebleau. Un tigre est à la porte du cabinet de lecture, un lion se tient sur le seuil de la salle à manger. Sur cette table, où cinquante convives sont à l'aise, on a posé, en guise de surtout, un chat sauvage et guettant sa proie, un renard qui fait sa garde nocturne autour d'un poulailler.

» Entre ces deux terreurs de la ferme et de la forêt, se tient, sur un pied vif et léger, comme un don Juan de passage, un coucou, bête innocente et coquine; il cherche un nid, justement le nid du voisin, pour sa couvée. Audessus de vos têtes, un vautour au bec crochu, aux ailes étendues, plane, et de son œil injecté de sang, il épie une victime. Aussi la chasse est partout. Dans le salon de Saint-Hubert, dans le salon voisin, quatre sonneurs de trompe entonnent une fanfare de ce même Léon Bertrand.

» Lui-même au dessert, il va chanter ses propres fanfares; il en a composé (tant que cela!) une trentaine. Elles sont gravées, elles sont écrites. Elles courent à travers la plaine, elles franchissent la montagne, elles remplissent l'écho des bois. Ces cantiques sonores, adressés à tous les dieux de la force et de la santé, portent des noms charmants ou célèbres.

» Si pourtant vous nous demandez ce que nous allions faire en ce rendez-vous de chasse, au milieu de Paris, nous autres, les écrivains cloués sur un fauteuil, les martyrs de la chose écrite, et dont la forêt la plus lointaine est le bois de Boulogne, nous vous répondrons que le chasseur et l'écrivain c'est même chose. Ils courent l'un et l'autre et de bon matin, le chasseur après son lièvre et l'écrivain après son idée; ils rentrent fort souvent, celui-ci le carnier vide et celui-là sa page blanche. Ils sont *bredouilles*, on leur rit au nez.

» Ou bien ton lièvre est trop dur pour être mangé, mon idée est une vieille idée, et ton voisin et mon lecteur se moquent de ma plume et de ton fusil. A toi chasseur, il te faut un permis de chasse; à moi poète, il me faut deviner les passages permis, les passages défendus. Sans compter que l'un et l'autre, hélas! (entre nous, convenons-en!) nous jetons souvent notre poudre aux moineaux.»

Pierre OBEY.

L'ÉCHEVEAU DE LAINE.

(Voyez le numéro précédent.)

En se retournant, le chevalier se trouva en face de la marquise, qui s'était glissée furtivement dans le salon et avait entendu toute cette conversation entre Rainville et le vieux soldat.

— Madame de Loclé! s'écria-t-il.

— Oui, moi, monsieur, qui viens vous dire encore: N'allez pas à ce rendez-vous.

— Y attachez-vous tant de prix?

— Certes, à présent plus que jamais. Je viens d'entendre votre confidence à Fleury, et je vous remercie....

— Oh! madame, vous avez été cruelle, vous!

— Moi, j'ai été votre complice, chevalier, mais la fatalité n'a pas voulu que nous nous comprissions.

— Quoi! ces conseils à Florac....

— N'avaient d'autre but que d'exciter votre jalousie à l'égard de Louise; car, je vous craignais, chevalier... et mes instances auprès de mon mari ne tendaient à autre chose qu'à ce que vous cherchiez vous-même...

— Oh! mille pardons, madame, s'écria le chevalier en tombant aux genoux de la marquise; mille pardons pour avoir osé vous soupçonner, vous accuser... mais voilà maintenant que tout est perdu.

— Pas encore, peut-être! Je ne sais pourquoi j'espère. Mais, dites-moi, pourquoi m'avez-vous trompée? pourquoi ne vous êtes-vous pas confié à moi?..

— Parce que je vous ai crue perfide; parce que ce matin, au moment où je venais vous ouvrir mon âme, vous livrer mon secret, caché là, derrière ce paravent, j'ai entendu votre conversation avec Florac, et j'ai résolu, dès ce moment, en même temps que je poursuivais mon but, de punir ce que je pensais être de la coquetterie de votre part.

— Pauvre chevalier! nous avons risqué de tout compromettre. Mais du moment où vous refusez d'aller à ce rendez-vous, la moitié du succès est assurée...

— Puissez-vous dire vrai!

En même temps que Louise, pâle, défaite, tremblante, les yeux encore baignés de larmes, entra, appuyée au bras du vicomte, tout glorieux et tout rayonnant, le marquis apparaissait également la lèvre souriante. Comme Louise et Florac se dirigeaient vers la porte, M. de Loclé les retint en leur disant :

— Mais demeurez donc! Il faut que vous soyez témoins jusqu'au bout. — Puis se retournant vers le chevalier : — Il paraît, monsieur, que vous n'êtes point allé à Vincennes?

— Vous le voyez, monsieur.

— Et moi, je lui ai tourné le dos.

Un rayon d'espoir éclaira le front de la marquise. Florac parut fort intrigué.

— En sortant d'ici, reprit le marquis, j'ai réfléchi que ce duel serait une sottise, que nous n'en étions pas à compter, ni l'un ni l'autre, avec ces sortes d'affaires; qu'il n'empêcherait pas que vous eussiez écrit à la marquise, et ne prouverait point que vous ne l'aimassiez pas peut-être. Arrivé au bas de l'escalier, j'avais donc changé d'idée et songé que je ferais bien mieux, dans ce cas, de vous envoyer tout droit à la Bastille...

— Monsieur de Loclé! s'écria la marquise d'un ton de reproche...

— Qu'avez-vous donc, madame? fit le marquis. A peine à la porte de l'hôtel, je pensai que malheureusement on ne reste pas toujours à la Bastille...

— Parbleu! j'en suis sorti trois fois! s'écria Florac.

— Et, ajouta M. de Loclé, je pensai encore à tout ce qu'une femme se croit dans l'obligation de devoir à un galant qui se fait embastiller pour elle.

— Oh! je le sais aussi! murmura Florac.

— Je renonçai donc à la Bastille, et je me fis conduire chez le ministre de la guerre.

— S'il allait le faire fusiller! pensa Florac; c'est plus sûr que la Bastille!

— Et je lui demandai sur-le-champ votre brevet de capitaine.

— Ah! j'aurais préféré la Bastille! se dit le vicomte.

— Achevez donc, monsieur! s'écria le chevalier, achevez de grâce!...

— C'était uniquement pour complaire à madame la marquise, et lui ôter le droit de plus rien demander. Mais, en même temps, dans l'intérêt de mon repos à venir, je sollicitai et j'obtins que vous seriez envoyé, dans votre nouveau grade, aux îles...

— Morbleu, monsieur! cria de Rainville en frappant du pied.

— Ah! cela vaut mieux encore que la Bastille! se dit Florac.

— Mais, en sortant de chez le ministre, je rencontrai madame de Mentelles, à qui j'annonçai le succès de mes démarches. Elle éclata de rire alors, et me tendit une lettre que vous lui aviez remise, chevalier, pour n'être décachetée que le jour où vous seriez capitaine, mais qu'elle avait eu soin de lire immédiatement. Cette lettre, la voici.

Madame de Loclé arracha la lettre des mains de son mari et lut à haute voix ce qui suit :

« CHÈRE COMTESSE,

» Il ne me reste plus qu'un moyen de vaincre la » résistance qu'apporte à mon mariage M. de Loclé. » A compter de ce jour, je feins pour la marquise, » et de complot avec elle... »

Ici la marquise s'interrompit pour adresser un regard de remerciement au chevalier, puis reprit :

« De complot avec elle, une passion que je pous- » serai jusqu'aux dernières limites... possibles! afin » d'exciter la jalousie du marquis, et de le forcer, » pour se débarrasser de moi, à me faire capitaine, » c'est-à-dire, à me permettre d'obtenir la main de » ma chère Louise.

» Signé DE RAINVILLE.

» Paris, ce 20 octobre 1746. »

— Ils s'entendaient! murmura Florac avec désespoir.

— Cette lettre a huit jours de date, Louise me pardonnez-vous?

La jeune fille détacha alors son bras de celui du vicomte, et lui faisant une gracieuse révérence :

— M'excuserez-vous, monsieur le vicomte, de vous manquer de parole?...

Et elle tendit une main à Rainville, et l'autre à madame de Loclé; puis, se retournant vers le colonel qui lui présentait le brevet :

— Merci! dit-elle; mais le chevalier n'ira pas aux îles, n'est-ce pas?

— Parbleu! non, puisque j'en suis quitte pour une mystification.

— Le plus mystifié, je crois, c'est moi, hasarda Florac.

— N'étais-tu donc pas du complot? lui demanda M. de Loclé.

— Vous ne pouvez le nier... lui dit la marquise bas à l'oreille.

— Le fait est que j'y ai trempé jusqu'au cou! s'écria le vicomte; et il ajouta, en faisant une horrible grimace : Décidément la marquise est trop savante pour moi!

Ce disant, il salua et sortit furieux. — Pendant que le marquis et madame de Loclé signaient la paix entre eux, de Rainville et Louise entouraient le vieux Fleury, qui, caché dans un coin du salon, pleurait de joie, et peut-être aussi de regret de ce qu'il n'aurait plus à gronder ce mauvais sujet de chevalier.

XAVIER EYMA.

UNE CONSULTATION.

I.

Ce soir-là, nous étions réunis en petit comité chez la marquise.

Pauvre marquise! elle était, ou plutôt elle croyait être malade; car, en bonne conscience, il n'y paraissait pas du tout. Sauf une certaine pâleur qui la rendait plus intéressante encore, jamais elle ne nous avait semblé plus jolie, jamais ses lèvres n'avaient été plus roses, jamais plus irrésistibles ses grands yeux noirs.

Quant au moral: veuve, vingt-cinq ans, cent mille livres de rente. Et elle voulait qu'on la plaignît! Pauvre marquise!

Après tout, peut-être l'excès du bonheur touchait-il à la souffrance? Peut-être le pire de tous les maux se nomme-t-il l'ennui?

Quoi qu'il en soit, tous les médecins avaient été consultés vainement. Restait la ressource suprême, le docteur Müller. Mais ne le voit pas qui veut, ce vieil excentrique allemand. En dépit d'une lettre fort pressante, il n'avait pas encore paru.

La marquise était donc littéralement désespérée; le petit salon, naturellement, s'en ressentait. Une seule lampe, placée dans un angle, paraissait prête à s'éteindre, et nous n'étions réellement éclairés que par les flammes rougeâtres du grand feu devant lequel la conversation cherchait vainement à s'échauffer. On devisait sur les bizarreries d'Hoffmann.

Tout à coup on annonça le docteur Müller, et, aussitôt annoncé, il entra.

Un regard, rapidement échangé, convainquit chacun des assistants que tous ils avaient eu la même pensée. C'était une sorte d'apparition fantastique, c'était un véritable bonhomme d'Hoffmann: grand front chauve; profil accidenté; œil profond et scintillant comme une escarboucle; sourire incisif et malicieux; visage de vieux parchemin; taille démesurée; maigreur impossible; tout, chez le docteur Müller, était étrange. On cherchait des griffes au bout de ses longues mains d'ivoire, on se surprenait à penser qu'il y avait peut-être un pied fourchu dans ses larges souliers à boucles d'argent.

C'était, d'ailleurs, un homme du monde, et du meilleur monde. Bien que son habit noir à larges pans carrés ne fût guère à la mode, il n'était pas dépourvu cependant d'une certaine élégance rétrospective. Il en était de même de son long gilet, véritable veste Louis XV. On admirait surtout en lui l'exquise blancheur de ses amples manchettes retombantes, et de son triple jabot plissé qu'étoilait un rare diamant noir.

La marquise, cependant, s'était empressée au-devant de lui.

— Ah! docteur, vous me sauvez!

— Je le crois, répondit-il avec une singulière grimace qui pouvait s'interpréter de différentes façons.

— Voulez-vous que nous passions immédiatement dans mon boudoir?

— Inutile, madame la marquise. Rien ne presse. Nous serons fort bien ici. Que l'on continue de causer absolument comme si je n'étais pas là.

— Mais, docteur, ma maladie... cette consultation...

— Soyez sans crainte, marquise. Je ne vous oublie pas; je vous tâte le pouls.

Et, lui prenant la main, il s'assit à ses côtés.

Quelques minutes plus tard, on plaisantait à qui mieux mieux l'original vieillard, qui s'y prêtait de la meilleure grâce. On l'appela successivement Nostradamus, Cagliostro, Mesmer; il sourit à tous ces noms-là comme à de vieilles connaissances. On alla jusqu'à lui demander une confession complète; il répondit par un long discours, très spirituel, ma foi, bien que fort nébuleux, et qui semblait conclure à vouloir faire passer l'orateur pour un simple mé-

decin, ni plus ni moins médecin que les autres médecins.

La marquise devenait de plus en plus déçue.

— Ainsi, dit-elle naïvement, ainsi, docteur, vous n'êtes pas sorcier ?

— Moi ?

— Un peu, là, convenez-en ; rien qu'un peu !

— Pas le moins du monde.

— On cite de vous, cependant, des cures merveilleuses.

A ce dernier mot, qui semblait devoir ranimer la discussion, le vicomte à son tour intervint :

— Le docteur Müller, dit-il, vient de nous expliquer lui-même tout le mystère, si toutefois mystère il y a. Laisant de côté les médications purement matérielles de ses collègues de la vieille école, il remonte combattre le mal dans l'esprit où toujours est sa source. Il saigne un vice, il purge un mauvais instinct, il opère une passion, il extirpe un chagrin. Puis, en revanche, il administre à fortes doses les retours généreux, les affectueuses inspirations, les bons sentiments ; voilà tout. On employait jadis une sorte de proverbe latin pour résumer ce système-là. C'était, je crois : *Mens sana in corpore sano*.

— Parfait, monsieur le vicomte, ricana finement le docteur, parfait ; à l'exception, toutefois, du premier mot...

— « *Mens...* »

— Qui veut dire esprit, raison, et qui, par conséquent, laisse le précepte encore trop matérialiste pour votre serviteur. A la place, seulement, mettez : « *anima* ; » car ce que je traite, moi, c'est l'âme !

— Docteur, se récria la marquise, ce que vous faites tous les jours, mais c'est donc tout simplement de la médecine chrétienne ?

— Précisément, marquise. J'ai remué la poussière de bien des bibliothèques, j'ai jeté dans le creuset scientifique des myriades de volumes, et, de tout cet amas de matières hétéroclites, il n'est resté dans le fond qu'une seule parcelle d'or... et des cendres de toutes ces feuilles imprimées ou manuscrites, il n'est ressorti pour moi qu'un seul petit volume, l'Évangile : qu'une seule phrase... aimez-vous les uns les autres ! Oui, mesdames et messieurs, tout est là. Pour être guéris vous-mêmes, commencez par en guérir d'autres. Si l'ignorance, la misère et l'envie sont les grandes infirmités d'en bas, trop souvent on rencontre en haut le dédain, l'oisiveté et l'égoïsme. Voilà les principales maladies humaines. Aimez-vous les uns les autres, voici la panacée universelle !

— Ce n'est point un système, répliquèrent ensemble toutes les voix ; docteur Müller, c'est un sermon.

— Et, ajoutèrent quelques-uns, tout en applaudissant à l'excellence de ces principes fraternels, nous ne saurions croire qu'il soient aussi omnipotents que cela... en pilules !

— C'est l'exacte vérité, cependant, insista le vieillard avec une douce gravité. Je pourrais, au besoin, le prouver par plus d'un exemple.

— Silence ! interrompit vivement la maîtresse de la maison. Le docteur va nous conter une histoire.

— Eh !... pourquoi pas, marquise ?

— Celle de madame de C..., aujourd'hui la plus fraîche, la plus alerte, la plus heureuse de toutes les femmes, et qui va partout répétant qu'il y a de cela quelque quinze années, déjà presque morte à la vie, vous l'avez pour ainsi dire ressuscitée, ni plus ni moins que la fille de Lazare !

— Je ne saurais choisir une plus convaincante preuve ; et... ma foi, puisque vous le permettez...

— Je fais plus, je vous en prie.

Tous les sièges aussitôt se groupèrent autour du docteur, toutes les voix se turent, toutes les oreilles écoutèrent.

II.

« La jeune femme dont parle la marquise, commença le docteur Müller, madame de C..., n'avait que seize ans alors, et s'appelait Édith Van-Oven.

C'était la fille du célèbre banquier hollandais, dont l'immense fortune et la patriarcale bonhomie sont devenues de notoriété universelle.

Marié par pure transaction commerciale, et presque aussitôt resté veuf, Van-Oven, dans toute sa longue carrière, n'avait eu qu'une seule joie, qu'une seule poésie, qu'un seul amour...

Sa fille !

N'imaginant l'idéal de la félicité parfaite nulle autre part ailleurs que dans la possession des richesses, le bonhomme s'était tué le corps et l'âme afin qu'Édith devint la plus riche héritière de l'Europe.

Ce rêve une fois réalisé, Van-Oven pensa naïvement qu'elle allait être la plus heureuse de toutes les jeunes filles... N'avait-elle pas des millions !

Jugez donc de l'étonnement, du désespoir de ce pauvre père... si riche !

Voilà que tout à coup, au lendemain même de je ne sais plus quelle triomphante opération qui tierçait encore les trésors paternels, voilà qu'Édith devient triste, languissante... malade !

On convoque la faculté tout entière à l'hôtel du Crésus hollandais. Les discours scientifiques s'y croisent avec les courtoisies *ejusdem farinae*. Cent disgracieuses questions fatiguent inutilement la jeune mourante, et finalement, unanimement, le

mal est déclaré incompréhensible, hiéroglyphique, incurable.

Alors seulement on eut recours à moi.

Bien que jouissant déjà d'une certaine réputation, je n'étais encore considéré que comme un médecin fantaisiste, à la porte duquel on ne venait jamais frapper qu'en désespoir de cause.

Je n'en étais néanmoins que plus empressé; j'accourus aussitôt.

Le suisse m'attendait en dehors de la porte cochère, un second laquais au milieu de la cour, un troisième sous le péristyle, un quatrième en haut de l'escalier, et ainsi de suite, jusqu'au salon qui précédait la chambre de la malade.

Dans ce salon, Van-Oven marchait à grands pas.

En m'apercevant, le suisse avait crié au second laquais :

« Le voilà !

— Le voilà ! le voilà ! le voilà ! » avaient successivement répété le second laquais au troisième, le troisième au quatrième, etc., etc. Un vrai télégraphe russe.

Le tout avec grand fracas de portes ouvertes et refermées, avec piétinements, essoufflements, et, comme on dit dans le peuple... tout le tremblement !

J'arrivai enfin devant le banquier.

Il était cramoisî ; il était bouleversé ; il était fou !

« Docteur ! s'écria-t-il en se jetant tout en pleurs entre mes bras. Docteur, ma fille va mourir !... Docteur, sauvez ma fille !

— Chut ! fis-je avec ma désespérante imperturbabilité ; chut !... si elle vous entendait !

— Oui... oui... vous avez raison ! balbutia le pauvre père tout penaud, en essuyant fébrilement ses larmes. Oui... mais je perds la tête, moi... Je ne serais même plus capable d'une addition... Un banquier !... Rassurez-vous cependant, je vais être sage... Oui, je vous comprends... Elle est là... Parlons bas... entrons ! »

En même temps, il ouvrait la porte.

Nous entrâmes.

C'était une ravissante chambrette, tout artistiquement capitonnée de satin blanc, avec des draperies bleu de ciel à la couchette et à la fenêtre, avec de petits meubles délicats dans chaque coin, avec de délicieuses fantaisies partout.

Un nid de sylphide dans des fleurs, un boudoir de séraphins au milieu d'un nuage irisé.

Mais le piano de nacre et d'ivoire semblait ne plus s'ouvrir depuis longtemps... Mais le chevalot, si coquettement léger, ne soutenait plus qu'une esquisse depuis longtemps abandonnée... Mais les fleurs de la jardinière gothique penchaient sinistrement sur leurs tiges flétries... Mais toutes les petites portes dorées de la volière chinoise battaient sans

obstacle à la brise du matin, fauvettes et colombes ayant repris librement leur vol !

Près de la fenêtre entr'ouverte, sur une élégante ottomane, la jeune malade était mollement étendue, les yeux à demi clos, la tête renversée en arrière, le visage si pâle qu'on eût dit une blanche statue, une morte.

Au bruit de la porte, elle ne parut pas même s'éveiller ; nous approchâmes ; elle ne bougea pas davantage.

Van-Oven me jeta un regard qui voulait dire :

« Vous voyez ! »

Puis, s'efforçant de sourire, le vieillard, navré, s'accroupit sur les talons auprès du sofa, frappa càlinement des mains sur ses genoux, et murmura par trois fois, avec une fausse gaieté si douloureuse qu'elle brisait le cœur :

« Édith ! Édith ! Édith ! »

Au bruit seulement de la voix paternelle, Édith rouvrit ses grands yeux bleus.

En se séparant, les paupières avaient laissé pleuvoir une larme sur chacune des joues amaigries.

Van-Oven, à cette vue, se détourna vivement pour étouffer un sanglot.

Mais, en dépit de la précaution, sa fille l'entendit, ou plutôt le devina ; car, se relevant aussitôt avec un élan en apparence impossible à tant de faiblesse, elle se précipita dans les bras du vieux millionnaire.

« Bravo ! m'écriai-je alors en me montrant tout à coup. Bravissimo !... et bonjour ! »

Étonnée, confuse, Édith se retourna vers moi.

« C'est un médecin, un grand médecin ! expliqua le banquier.

— Ah ! » fit la jeune fille avec une petite moue charmante, mais qui bien clairement signifiait : encore un !

Et, se laissant retomber assise sur la dormeuse, elle m'abandonna l'une de ses mains presque diaphanes, tandis que de l'autre elle se mit à jouer mélancoliquement avec les boucles frisant de son adorable chevelure d'or.

Van-Oven déjà commençait à me décrire minutieusement comme quoi, depuis une année, sa fille était de plus en plus souffrante et plus affaiblie ; comme quoi, depuis près de six semaines, elle n'avait pas même voulu sortir de cette chambre où rien ne semblait plus lui plaire, et où elle se laissait lentement mourir, sans plainte, sans regret, sans douleur, mais comme invisiblement détachée de la vie par quelque attraction inconnue, mais comme par épuisement, par impuissance, par fatigue de vivre.

A seize ans !

« Et, poursuivit le banquier, rien ne lui manque

— Mais
— Eh !
— Ave
avec un
— C
— Ah !
— Mad
cinq min
Et, pos
oreille, j
« Il y
Puis,
« Lais
venez. »
Et je
pièce à
« Ah
porte se
m'expliq
— Ri
— Ma
— Va
lade... e
— H
— Ne
guérir.
— Ve
— O
moi, si
— Q
— Il
avec no
— Se
— Se
— M
— Ri
ou
— M
— V
La po
sur le se
Un cr
plus simp
seline bl
une vrais
séraphiq
Je cro
était ado
« Qui
Van-Ove
Pour t
vulvém
Pais,
fait à la

— Mais
— Eh !
— Ave
avec un
— C
— Ah !
— Mad
cinq min
Et, pos
oreille, j
« Il y
Puis,
« Lais
venez. »
Et je
pièce à
« Ah
porte se
m'expliq
— Ri
— Ma
— Va
lade... e
— H
— Ne
guérir.
— Ve
— O
moi, si
— Q
— Il
avec no
— Se
— Se
— M
— Ri
ou
— M
— V
La po
sur le se
Un cr
plus simp
seline bl
une vrais
séraphiq
Je cro
était ado
« Qui
Van-Ove
Pour t
vulvém
Pais,
fait à la

ici de ce qui charme la jeunesse, de ce que la fortune peut donner. C'est véritablement une petite reine que ma fille; je la gâte, monsieur, que c'est à m'en rendre la fable de toute la finance. Tout ce qu'imaginerait son caprice, elle sait n'avoir qu'à le demander. Eh bien! non, elle ne manifeste même plus un désir. Il est vrai que je ne lui en laisse pas le temps... Elle a cela, et puis ceci, et puis... et puis... »

Le bonhomme eût pu parler sans interruption jusqu'à l'heure de la Bourse; depuis quelques secondes déjà je n'écoutais plus que l'artère de la jeune fille. Et déjà son mol battement m'avait tout appris.

Oui, marquise, oui, j'avais deviné pourquoi cette charmante créature, si merveilleusement douée, n'aimait plus ni la campagne ni la ville, ni son hôtel, ni ses châteaux, ni les fêtes, ni la toilette, ni son piano, ni son chevalet, ni ses livres, ni ses fleurs, ni même ses pauvres oiselets rendus à la liberté.

C'est qu'elle aussi se sentait dans une cage trop uniformément dorée; c'est que rien ne chantait dans son cœur de seize ans; c'est qu'elle s'ennuyait d'être trop heureuse; c'est qu'au milieu de tout ce luxe matériel, elle se mourait faute d'aliment à son âme, faute de lutte pour son intelligence, faute de quelque obstacle à vaincre, faute de quelques larmes, faute d'espace, faute de travail, faute de se sentir utile, faute de charité, faute d'amour!

Oui; car un moment étant venu où Van-Oven s'écriait comme argumentation suprême :

« Enfin, le croiriez-vous, monsieur! j'ai voulu la marier au jeune Storfius et C^{ie}, de Francfort... un jeune banquier charmant... »

A ce nom, le pouls de la jeune fille s'était réveillé tout à coup avec une sorte d'indignation.

Évidemment il protestait.

« Très bien, fis-je en me levant aussitôt; la cause est entendue. »

Déjà Van-Oven courait par la chambre pour me chercher de quoi écrire l'ordonnance.

« Inutile! » répondis-je en repoussant la plume qu'il me tendait.

Puis, me retournant vers Édith :

« Mademoiselle, avez-vous par hasard quelque petit chapeau insignifiant?... »

— Oui, docteur, mais...

— Quelque châle ou quelque écharpe bien simple à jeter sans façon par-dessus votre peignoir de malade?...

— Sans doute; mais...

— Une toilette de petite bourgeoise, enfin, qui vous permette d'aller partout... et qui soit prête dans cinq minutes?

— Mais pourquoi... pourquoi donc?

— Eh! parbleu, pour sortir avec moi.

— Avec vous? murmura-t-elle en se redressant avec une demi-curiosité.

— Où donc cela? demanda le père tout ébaubi.

— C'est mon secret.

— Ah!

— Mademoiselle, je vous attends... vous avez cinq minutes. »

Et, pour achever de la décider, tout bas, à son oreille, j'ajoutai ce gros mensonge :

« Il y va de la vie de votre père. »

Puis, me retournant vers Van-Oven :

« Laissons mademoiselle s'habiller, lui dis-je; venez. »

Et je l'entraînai, muet de stupéfaction, dans la pièce à côté.

« Ah çà! reprit-il, cependant, aussitôt que la porte se fut refermée sur nous; ah çà, vous allez m'expliquer enfin... »

— Rien du tout!

— Mais...

— Van-Oven... votre fille est malade... très malade... excessivement malade!

— Hélas! je ne le sais que trop!

— Ne m'interrogez pas alors, et laissez-moi la guérir.

— Vous m'en répondez donc?

— Oui, si vous vous en remettez aveuglément à moi, si vous me donnez carte blanche.

— Qu'exigez-vous... voyons?

— Il faut que, tous les deux jours, Édith sorte avec moi.

— Seule?

— Seule, le matin, pendant trois heures.

— Mais, dites-moi donc au moins...

— Rien de rien... Son salut est à ce prix... Oui ou non, voulez-vous que je la sauve?

— Mais elle... elle... consentira-t-elle?

— Voyez plutôt!

La porte venait de se rouvrir, Édith était debout sur le seuil.

Un crêpe de Chine d'un lilas sombre retombait en plis simples, mais gracieux, sur sa robe de mouseline blanche; une petite capote sans ornement, une vraie violette des bois, encadrait son visage sésaphique.

Je crois la voir encore... chère Édith!... Elle était adorable ainsi!

« Oui ou non? » répétais-je impitoyablement à Van-Oven.

Pour toute réponse, le bonhomme embrassa convulsivement sa fille, et me la jeta dans les bras.

Puis, déjà presque certain qu'elle vivrait, il s'enfuit à la Bourse afin de lui gagner un million de plus,

Quant à moi, je pris possession du bras d'Édith, je l'aidai, marche par marche, à descendre l'escalier, je la fis tout doucement asseoir dans mon petit coupé vert...

Et fouette cocher ! »

III.

Jusqu'alors l'élégant auditoire avait écouté le docteur Müller sans l'interrompre.

En cet endroit du récit, comme il faisait de lui-même une pause, tous les fauteuils crièrent à la fois en se rapprochant du vieux conteur.

Puis, d'une voix curieusement impatiente :

« Docteur, supplia la marquise, dites-nous donc bien vite où vous vouliez conduire ainsi tous les matins mademoiselle Van-Oven ?

— Tout simplement... répliqua-t-il avec une maligne lenteur, eh ! mon Dieu, tout simplement à ma tournée chez les pauvres !

Il y avait là, je vous le jure, de quoi l'intéresser, de quoi l'émouvoir, de quoi la faire pleurer... la faire agir, la faire vivre !

Oh ! je ne lui fis grâce d'aucune misère, d'aucune douleur, d'aucun drame réel !

Noble et généreuse enfant !... Oh ! j'avais bien deviné son cœur !

A la première maison où nous nous arrêtâmes, je fus presque contraint de la porter dans mes bras jusqu'au cinquième étage.

Elle monta toute seule à la seconde mansarde.

A la troisième, elle était arrivée bien avant moi.

Mais plus d'argent dans sa petite bourse de jeune fille !...

« Je vous en prêterai, lui dis-je ; n'ayez pas peur... nous ne ruinerons pas Van-Oven. Et, du reste, il est bien d'autres moyens encore de consoler et de secourir !...

— Lesquels ?

— Allons toujours... et vous verrez ! »

Effectivement, dès notre première matinée, nous eûmes du bonheur.

Un pauvre septuagénaire qui sollicitait, mais en vain, son admission dans une maison de retraite, et qui se mourait en attendant.

« Hier encore, nous dit-il, j'ai pour la vingtième fois écrit au ministre de l'intérieur !

— Le ministre est un de nos parents, murmura ma jeune compagne, déjà devenue toute songeuse. »

Plus loin, au chevet d'une femme souffreteuse, un mari sans emploi, par suite de la faillite d'une maison dans laquelle il travaillait depuis dix ans.

« Ceci regarde M. Van-Oven », articula distinctement Édith, chez laquelle commençait à poindre une initiative, une volonté.

Plus loin encore, de pauvres jeunes filles, qui ne demandaient pas mieux que de rester honnêtes, et auxquelles il ne fallait pour cela que de l'ouvrage noblement payé.

Malheureusement, Édith avait sa couturière, sa lingère, sa modiste, etc., etc.

Mais, plus loin encore, nous rencontrâmes de pauvres petits enfants presque nus... d'autres allaient venir ; un dénûment complet... pas de layette !

L'ouvrage était trouvé, et la marraine aussi.

Nous descendîmes ensuite chez « mes artistes. » Autre mission. Quelques encouragements délicats pouvaient créer de grands hommes !

Un surtout... Mais nous y reviendrons plus tard.

Nos visites se terminèrent par toute une famille en proie à la maladie, à la misère, parce que le fils aîné, son unique soutien, était soldat depuis cinq ans, et qu'on désespérait d'obtenir un congé que refusait obstinément le colonel de son régiment, alors en garnison à Grenoble.

« A Grenoble ! s'écria joyeusement Édith. Le colonel... mais c'est l'intime ami de mon père ; comme ça se trouve !

— Mon enfant, lui répondis-je en l'embrassant au front, lorsqu'on a, comme vous, fortune, position, jeunesse et beauté, ça se trouve toujours ! »

Lorsqu'enfin nous rentrâmes à l'hôtel, Édith s'était emparée de mon carnet, et du coin de l'œil, sur la première page, j'avais pu lire :

- 1° En rentrant, parler à mon père ;
- 2° Ce soir, écrire à Grenoble ;
- 3° Demain matin, chez mon cousin le ministre ;
- 4° Acquisition pour mes pupilles ;
- 5° *Id.*, avec mon père, chez « mes artistes », etc.

Elle comprenait déjà que lorsqu'on a seize ans, et non moins de millions, on n'a pas le droit de rester oisive, et surtout de mourir. Elle se sentait utile, elle commençait à se passionner pour le bien, elle était sauvée, rassérénée, vivante !

Le surlendemain, lorsque j'arrivai au rendez-vous, déjà depuis longtemps Édith m'attendait avec impatience.

Au bout de la semaine, elle était bien et dûment enrôlée dans un charmant régiment dont je suis le recruteur indigne, et que je ne crains nullement d'appeler « les anges de Paris. »

Charles DESLIS.

(La suite au prochain numéro.)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.